

# Un professeur en voyage : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 27

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181406>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Un professeur en voyage.

X

— Si les choses en sont à ce point, je puis bien vous dire que je crois que Franciska aime votre ami. Vous savez que nous autres femmes avons une perspicacité toute spéciale pour distinguer les sentiments de cette nature, et Franciska est trop naïve pour pouvoir me cacher l'état de son cœur. Cette admirable enfant a toujours éprouvé une prédilection pour lui, depuis l'époque où Schwarzenberg allait chez le pasteur Rössler. Oh! ce serait pour moi un grand plaisir de voir Franciska heureuse. Mais que faut-il penser du bruit qui court, que Schwarzenberg épousera Marie Grossé?

— Je puis vous affirmer qu'il n'en sera rien, répondit la berlinoise en souriant.

— Ce sera pour le grand bonheur de Schwarzenberg. Marie Grossé, malgré tous ses attraits, a le talent de me déplaire souverainement.

— Voilà bien exactement mon opinion sur elle, ajouta la berlinoise.

Et nos deux dames se mirent à rire de bon cœur de cet aveu; elles se serrèrent dans les bras l'une de l'autre et s'em brassèrent comme deux anciennes amies. Ce fut ainsi que le désir de rendre heureux deux jeunes cœurs fit naître leur amitié, qui dure encore aujourd'hui.

La femme du professeur, la figure épanouie, rentra chez M. Schwarzenberg qu'elle retrouva avec son époux. Le compte qu'elle rendit de sa tournée fut des plus pittoresques et des plus divertissants. Après le dîner, elle prit le pharmacien à part et lui raconta son entretien avec l'épouse du docteur. Ce récit fit sur Schwarzenberg une impression beaucoup plus profonde qu'elle ne s'y était attendue. Il prit tout bonnement les mains de notre berlinoise et les baisa.

— Ne seriez-vous pas disposée à me prêter encore un peu votre aide? chère amie, poursuivit Schwarzenberg d'un ton insinuant. Je ne sais pas comment m'y prendre...

— Oh! c'est bien simple! s'écria la dame, rentrée dans son élément; je vais me rendre de ce pas chez la veuve Rössler, à qui je dois une visite. Ceci me donnera les moyens de préparer le terrain. Dans une heure, vous venez avec mon mari me chercher pour faire une promenade. D'ici là, je me serai liée avec la belle Franciska d'une amitié si grande, qu'il m'est impossible d'aller me promener sans elle, et, cela gagné, je ne doute pas un instant que vous ne sachiez mener à bien le reste, attendu qu'un jeune couple, aussi tendrement uni que le professeur et son épouse, éprouve, de temps en temps, le besoin de prendre les devants pour chuchoter un peu, et M. le pharmacien se trouve dans l'obligation d'entretenir de son mieux la demoiselle confiée à ses soins.

Notre jeune dame, tout enchantée de son projet, courut faire toilette pour se rendre chez Mme Rössler, dont la maison était située hors de ville. La veuve, assise dans le jardin près de sa table à ouvrage, s'empressa d'aller au-devant de la visite qui lui arrivait. Mme Rössler était moins pâle et moins souffrante que la veille. L'expression de douceur et de bonté qui, la veille déjà, avait fait une si douce impression sur notre berlinoise, était, au moment dont nous parlons, encore plus attrayante. Près de la porte, sur une chaise basse, était assise une jeune fille à la taille svelte; elle se leva promptement, et sa mère la présenta.

— Ma fille Franciska! madame.

— Mais, maman, elle s'appelle Frantzchen! dit une petite fille de quatre ans, en tirant tout doucement sa mère par la robe.

En ce moment, une troisième fille, qui pouvait bien avoir une dizaine d'années, se hâta de tirer la petite de côté, en lui ordonnant de se taire. Sur ces entrefaites, Mme Rössler avait invité notre berlinoise à prendre place sur un siège, après quoi, elle-même s'était remise à son ouvrage. Il en fut de même de Franciska, qui n'interrompit point le cours de ses occupations; elle reprit sur ses genoux une soupière en terre, et se mit à ôter les fils à des haricots. La petite sœur, intimidée, vint se serrer contre elle et lui souffla quelques mots à l'oreille. Franciska lui répondit par un signe de tête et un sourire. La fille de dix ans prit une corbeille et vint également travailler près de la sœur aînée.

— Voilà qui est charmant, dit notre berlinoise avec ami-

tié, et en souriant aux deux enfants, vous aidez votre sœur!

Rien, en effet, de plus gracieux que de voir les deux petites effiler les haricots et les tendre à leur aînée.

Les trois jeunes filles formaient un groupe des plus gracieux, sur lequel l'œil de la berlinoise aimait à se reposer. Toutefois, son attention se portait surtout sur Franciska.

Bientôt une voix fraîche et joyeuse se fit entendre.

— Franciska! Franciska! encore un béné à mon thème latin. Et un petit bonhomme, agitant sa casquette en l'air, dansant sur le gravier du jardin, le sac de collégien sur le dos, fit invasion dans le cercle que nous venons de décrire.

— Franciska, poursuivit-il en saisissant sa sœur qu'il tint dans ses bras, il te faudra toujours revoir mes tâches et j'aurai toujours de bonnes notes.

A l'ouïe du vœu que notre collégien venait d'exprimer, notre berlinoise avait fixé sur Franciska des yeux pleins d'étonnement.

— Sauriez-vous donc le latin, Mademoiselle, pour aider votre frère dans ses travaux?

— Mais un peu, Madame, répondit-elle en rougissant, mon père s'est fait un plaisir de m'enseigner cette langue. Elle me sert aujourd'hui, comme vous le voyez, à remplir les fonctions de répétiteur auprès de mon frère, et même le guider dans l'étude du français et de l'italien.

— Maman! n'aurons-nous pas aujourd'hui des framboises pour le goûter? demanda le jeune homme à sa mère.

— Patience, Hans, il nous faut d'abord en finir avec les haricots, répondit Franciska.

Et lorsque les haricots furent achevés, Franciska disparut avec ses cadets, derrière la maison, vers la haie de framboisiers. Après quoi elle alla vaquer à diverses occupations domestiques. Mme la veuve Rössler et la berlinoise restèrent en tête à tête. (A suivre.)

On raconte d'un célèbre prédicateur populaire d'Amérique, le père Taylor, qui évangélisait surtout les marins, un grand nombre de propos curieux et originaux. On disait un jour dans une réunion qu'il ne faut jamais désespérer de la conversion d'un pécheur, qu'un homme enlevé par l'explosion d'un moulin à poudre peut faire sa paix avec Dieu avant de retomber à terre. « N'attendez pas jusque là, mes frères, dit le père Taylor, peut-être ne serez-vous jamais lancés en l'air par un moulin à poudre! »

On signale l'apparition au sud de l'Afrique du premier journal cafre qui ait jamais été publié. Il est imprimé partie en anglais, partie en cafre. Le prix de l'abonnement n'est que de quatre schellings.

Les indigènes des îles Sandwich ont envoyé 10,000 francs pour soulager les paysans français ruinés par la guerre. Il y a cinquante ans, ces insulaires étaient de misérables sauvages qui se massacraient sans pitié.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

AU MAGASIN MONNET

PLACE ST-LAURENT

CARTE CÉLESTE

AVEC HORIZON MOBILE

indiquant à l'aide d'un mécanisme très simple, l'état du ciel pour chaque heure de la journée.

PRIX : 4 FRANCS

Envoi par la poste contre remboursement.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.